...e de la Nouvelle-Orléans.
...eaux : No 72 rue de Chartres.

...VELLE-ORLEANS
...ANCHE, 30 DECEMBRE 1888.

LE MENUET.

Les grands malheurs ne m'attristent pas, dit Jean Bridelle, un vieux garçon qui passait pour sceptique. J'ai vu la guerre de bien près; j'enjambais les corps sans apitoiement. Les fortes brutalités de la nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou d'indignation, mais ne nous donnent point ce pincement au cœur, ce frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses navrantes.

La plus violente douleur qu'on puisse éprouver, certes, est la perte d'un enfant pour une mère, et la perte de la mère pour un homme. Cela est violent, terrible, cela bouleverse et déchire; mais on guérit de ces catastrophes comme des larges blessures saignantes. Or, certaines rencontres, certaines choses entr'aperçues, devinées, certains chagrins secrets, certaines perfidies du sort, qui remuent en nous tout un monde douloureux de pensées, qui entr'ouvrent devant nous brusquement la porte mystérieuse des souffrances morales, compliquées, incurables, d'autant plus profondes qu'elles semblent bénignes, d'autant plus cuisantes qu'elles semblent presque insaisissables, d'autant plus tenaces qu'elles semblent factices, nous laissent à l'âme comme une traînée de tristesse, un goût d'amertume, une sensation de désenchantement dont nous sommes longtemps à nous débarrasser.

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres n'eussent point remarquées assurément, et qui sont cependant pour moi comme des longues et minces piqûres inguérissables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille, mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait les frais de mon attendrissement.

J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu triste, un peu rêveur imprégné d'une philosophie mélancolique, je n'aimais guère les cris bruyants, les camarades braillards, les filles stupides. Je me levais tôt; ...e de mes plus chères voluptés ...de me promener seul, vers huit ...s du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière? C'était comme un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux sourire de vieille. Des haies touffues séparaient les allées étroites et régulières, allées calmes entre deux murs de feuillages taillés avec méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces colonnes de branches; et, de place en place, on rencontrait des parterres de fleurs, de plates-bandes de petits arbres rangés comme des collégiens en promenade, des sociétés de rosiers magnifiques en ...régiments d'arbres à fruits.

Tout un coin de ce rare saint bosquet, était habité par les abeilles. Leurs maisonnettes peintes, savamment espacées sur des planches, invitaient au soleil leurs portes grandes comme un dé à coudre; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de ces tranquilles allées en corridors.

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos intime de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu des l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote cabas d'ecclésiastique, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et sourcilleux. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qu'il devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant au détour des bosquets pour le voir passer.

Et voilà mon vieux maître comme il se croyait bien seul. Il se mettait à faire des mouvements singuliers: quelques petits bonds d'abord pas une révérence; puis il battait de sa canne gaîment, un certain air encore alerte, puis il commençait à pivoter gaîment et sautillant, se trémoussant d'une façon drôle, souriant encore devant un public invisible, faisant des révérences aux chaises, tout en portant sur un parterre de coquettes adresses dans le vide de légers saluts attendrissants et mutins. Il dansait!

Je demeurais pétrifié d'étonnement, ne demandant ni pied ni dans c'était fou, lui ou moi.

Mais il sortait de soudain, sévère comme l'on se retente sur la scène, puis s'inclinait en tendant avec des sourires gracieux et des bras arrondis de complaisance qu'il jetait dans le vide tremblante aux deux rangées de tilleuls taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

A partir de ce jour, je ne le perdis plus de vue; et chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, ayant salué, je lui dis:

—Il fait bon ce matin, monsieur.

Il s'inclina.

—Oui, monsieur, c'est un vrai temps d'avril.

Huit jours après, nous étions amis, et je connus son histoire. Il avait été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle-mère était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder.

Or, voilà qu'un jour il me confia:

—J'ai épousé mes autres, monsieur. Je vous présenterai si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c'est notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l'avions point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas? Je crois y respirer un air qui n'a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons tous nos après-midi. Mais, moi, j'y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure.

Dès que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt j'aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute vieille petite femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C'était la Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur d'amour.

Nous nous assimes sur un banc de pierre. C'était au mois de mai. Un parfum de fleurs voltigeait dans les allées propettes; un bon soleil glissait dans les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de lumière. La robe noire de la Castris semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.

—Expliques-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le menuet?

Il tressaillit.

—Le menuet, monsieur, c'est la reine des danses, et la danse des Reines, entendez-vous? Depuis qu'il n'y a plus de Rois, il n'y a plus de menuet.

Et il commença, en style pompeux, un long éloge dithyrambique auquel je ne comprenais rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les mouvements, les poses. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son impuissance, nerveux et désolé.

Et soudain, se tournant vers son antique compagne, toujours silencieuse et grave:

—Elise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous montrions à monsieur ce que c'était?

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire un mot et vint se placer en face de lui.

Alors je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées antantines, se sourialent, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son temps.

Et je les regardais, le cœur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il me semblait voir une apparition lamentable et comique, l'ombre démodée d'un siècle. J'avais envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les figures de la danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant l'autre, grimaçant d'une façon surprenante, puis ils s'embrassèrent en sanglotant.

Je partais, trois jours après, pour la province. Je ne les ai point revus. Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois, avec ses chemins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des charmilles?

Sont-ils morts? Errent-ils par les rues modernes comme des exilés sans espoir? Dansent-ils, spectres falots, un menuet fantastique entre les cyprès d'un cimetière; le long des sentiers bordés de tombes, au clair de lune?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une blessure. Pourquoi? Je n'en sais rien. Vous trouverez cela ridicule, sans doute!

GUY DE MAUPASSANT.

MARIA - CHRISTINA,

REINE D'ESPAGNE.

Les journaux de Madrid annoncent que la reine-régente Marie-Christine consent enfin à ce départir du deuil rigoureux qu'elle a observé depuis la mort de son mari, le roi Alphonse XII. Le Palais Royal aura bientôt repris sa physionomie normale, et la cour d'Espagne va rentrer dans l'ordre accoutumé des réceptions et des fêtes officielles. Pour la première fois, depuis son deuil, la reine-régente s'est montrée au théâtre, il y a quelques jours. Sa présence, spontanément, a provoqué de la part du public des témoignages unanimes de satisfaction et de vive sympathie.

Cette sympathie mêlée d'admiration qu'ont tous les Espagnols pour la reine-régente Marie-Christine, est un des phénomènes les plus curieux et les plus touchants de notre époque. Quand je dis phénomène, je me trompe sans doute, car on ne saurait s'étonner outre mesure d'un fait semblable dès qu'il s'agit de la patrie du Cid. Par là, un peuple entier —depuis le plus grand jusqu'au plus petit—porte en lui le reflet des grandeurs primitives. Il n'en faut pas moins considérer que le peuple espagnol vit retranché derrière ses montagnes et encore plus en lui-même; qu'il a ses mœurs, ses passions et ses haines: qu'il se méfie de l'étranger, et qu'il faut des titres longuement ou héroïquement acquis pour capter ses faveurs. De cette part, est le phénomène.

Le phénomène qu'a réalisé, en peu d'années, la régente Marie-Christine. Comment?..... C'est un secret de renommée, de sacrifice; c'est aussi un secret de femme, c'est-à-dire un de ces secrets qui ont un magnétisme à part, magnétisme qu'on subit et qu'on ne discute pas.

L'Espagne est on ne peut plus divisée. Les esprits, chez elle, gardent l'influence d'un sol volcanique, offrent le contraste des apres montagnes dominant des plaines et des vallées sans pareilles; d'un sol tantôt prodigue au delà de toute convoitise, et tantôt aride au désolé au delà de toute expression; d'un climat tantôt voué à la froidure, et tantôt envahi des ardeurs de l'enfer. Eh bien, tous les Espagnols en masse, sans distinction de partis, ont subi le charme de cette princesse du Nord, devenue leur reine, et maintenant naturalisée Espagnole par ses devoirs de mère et de régente du royaume.

Et voyez comme le phénomène doit le parfaire tout à l'heure se poursuit vis-à-vis de l'Europe elle-même, dès que l'on compare la tranquillité relative dont l'Espagne a joui, depuis dix ans, aux secousses qui, après avoir ébranlé les autres nations de l'Europe, nous les montrent encore prêtes à s'entre-déchirer! Tandis que les empereurs, les rois, les chefs d'Etat n'apparaissaient dans les Parlements que pour évoquer des spectres de batailles et montrer les armes ouvertement maniées aux leurs pays, en Espagne, qui voyait-on?

Une femme de trente ans à peine, belle de cette beauté que le malheur mûrie, sculpturale et souriante à la fois, une reine sans faste, mais grande et majestueuse sous ses vêtements de deuil. Et au-devant de cette femme, de cette reine, un roi à peine sorti des langes, soutenu par deux fillettes angéliques sur le trône du haut duquel Charles-Quint et Philippe II firent trembler le monde!

C'est dans cet appareil que la monarchie espagnole, sous les traits d'une femme et d'un enfant, s'est, pendant ce temps-là, présentée aux Chambres. Et, en leur présence, toutes les passions se sont tues, les partis ont fait trêve; les haines ont désarmé. Et là où la main armée d'un gantelet de fer n'en eût peut-être pas imposé aux passions, on a eu le spectacle d'une femme en deuil et d'un roi, qui n'a pas encore trois ans, commandant le respect et s'imposant aux plus hostiles dans une commune admiration.

* * *

—Secret de distinction, secret de charme, secret de grâce, ai-je dit au commencement, à l'égard de ce fait. Il y a plus encore, et je m'empresse d'ajouter: secret de dignité, secret de devoir, secret de véritable grandeur!

C'est grâce à ce concours heureux de qualités physiques et morales que la régente a conquis l'Espagne, celle de toutes les nations qu'on conquiert le moins par la force. Mais si on ne la conquiert pas par la force, Marie-Christine a su prouver qu'on l'obtient par le cœur. C'est par le cœur que cette femme s'est révélée aux Espagnols, c'est par le cœur qu'elle s'est maintenue à la tête du gouvernement, c'est par le cœur qu'elle a gagné la vive sympathie de ses sujets.

Qu'on prenne l'histoire et qu'on cherche, en remontant, combien de reines de cet âge ont donné de tels exemples! Combien ont revêtu aux yeux de leur peuple une majesté si simple et à la fois si vraie!

Le jour que, sur un point du littoral français, Marie-Christine fut fiancée au roi Alphonse XII, l'avenir lui apparut sous les plus riantes couleurs. Enchantement d'être aimée, enchantement de régner, d'avoir une cour. A peine une ombre légère et gracieuse: le souvenir d'une autre reine presque aussitôt emportée; mais combien allait durer encore le souvenir de la pauvre morte!

Et l'union, contractée sans autre nuage, tint durant quelques années ces promesses. Un jour, seulement, un mauvais coup de cloche retentit. Un mal implacable venait d'atteindre Alphonse XII. La mort approchait à grands pas. Le sombre Escurial allait encore une fois ouvrir ses portes. Quelle douleur pour cette reine qui, pour la troisième fois, portait dans son sein le fruit de ses amours royales! Quelle angoisse pour cette épouse, pour cette mère!

Toutes les joies, à part celles de la maternité, dès ce moment, furent éteintes. Alphonse XII mort, Alphonse XIII vint au monde, et, dans la vie changée de la reine, se dressa l'austère devoir de gouverner un peuple et d'élever un roi.

* * *

C'est à cette tâche ardue, difficile, périlleuse, que Marie-Christine, depuis, s'est entièrement consacrée. C'est dans le renoncement d'elle-même, dans son abnégation comme femme, dans son culte de mère, dans son dévouement aux intérêts nationaux comme reine, qu'elle a conquis l'estime et a trouvé sa véritable grandeur.

« Je ne saurais vous exprimer, écrivait ces jours-ci un correspondant de Madrid à un des principaux organes parisiens, combien est grande mon admiration pour cette jeune femme, si ferme dans ses devoirs, si respectueuse de la volonté de son peuple! Groupés autour d'elle, dans un même sentiment de respect, tous les partis, en Espagne, ne demandent qu'à la servir dans sa politique si sage, et à faire du trône d'Alphonse XIII un de ces chênes robustes qui bravent les orages."

Je ne sais rien de la politique et je ne veux rien en savoir, mais ce sont partout les mêmes témoignages et les mêmes admirations. Et voilà pourquoi cette jeune reine-régente devient un sujet d'attention et presque d'étonnement aux yeux de l'Europe entière. Combien de souverains trouveraient un exemple dans l'honneur de sa vie, la dignité, le tact et la maturité qu'elle apporte dans tous ses actes! En même temps, quelle activité comme souveraine! Elle voyage, parcourt les provinces, se montre à son peuple d'un point à un autre.

L'été dernier, elle était à Barcelone resserant les liens de relations avec les peuples voisins; un peu avant, à cheval, en simple amazone noire, elle passait en revue l'armée de Madrid à la tête de l'état-major général, et se faisait acclamer par son peuple. Régente, elle n'abrège aucun des devoirs du souverain et ne se soustrait à aucune fatigue. Mère, elle n'a plus qu'un but implacablement poursuivi: préparer l'avènement de son fils, élève Alphonse XIII sur le trône de son père!

* * *

En présence de ce zèle, de cette volonté si ferme, de ce dévouement à un peuple et à une dynastie de la part de Marie-Christine, comment ne pas se souvenir de la superbe énergie que déploya, en d'autres temps, sa grande aïeule Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, de Bohême et de Hongrie? Il ne s'agissait de rien moins que du partage de la monarchie autrichienne, combiné par une formidable coalition. Marie-Thérèse, réfugiée en Hongrie, assembla les Etats et, revêtue du costume hongrois, le sabre royal au côté, elle parla de la sorte aux seigneurs réunis: "Oubliée de mes amis, persécutée par mes ennemis, abandonnée de mes plus proches parents, je n'ai d'autre ressource que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance. Je remets entre vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut!"

A cet appel plein de grandeur, les représentants des Etats s'écrièrent d'une voix unanime: "Mourons pour notre roi Marie-Thérèse! (*Moriamur pro rege nostro Maria-Theresia!*) Ce cri fut le signal des triomphes qu'allait remporter la grande impératrice.

La régente Marie-Christine d'Espagne n'aura jamais à soutenir de telles luttes et ne se trouvera jamais placée en de telles extrémités, mais en présence de la noble attitude qu'elle a prise, des grandes qualités qui la caractérisent, des dévouements qu'elle suscite, de la grandeur qu'elle a su revêtir dans son veuvage, il m'a été impossible de ne pas parler de Marie-Thérèse, et dès qu'on songe à celle-ci, comment ne passe-t-on souvenir du fait grandiose qui marque tout l'empire, en quelque sorte magnétique, qu'en exerçait cette illustre femme: "*Moriamur pro rege nostro Maria-Theresia!*"

X.

(Dans la *Liberté*.)

On parle de montres devant Calino; un monsieur se plaint que la sienne ne marche pas.

—Ainsi, dit-il, dans l'espace d'une demi-heure la grande aiguille de ma montre fait deux fois le tour du cadran.

—Alors, que dites-vous? mais elle marche très bien! répond Calino.

La veille de Noël.

—Papa, prête-moi une botte pour mettre dans la cheminée.

—Je n'en ai pas, laisse-moi tranquille.

—Oh, si papa! Joseph disait ce matin, en brossant ton paletot, qu'on t'en avait envoyé une belle quelque part, en sortant du cercle.

M. de Harpagon court les réunions les plus éclatantes et crie à tout bout de champ: "Vive la République!"

—Comment! vous, vous êtes républicain? lui dit un ami.

—Dame! vous comprenez. Je me fais vieux, je veux tâcher de me faire enterrer au Panthéon. Ce sera de l'économie pour ma famille.

Selon la coutume chère aux enfants, le jeune Robert mettait, hier, ses petits souliers dans la cheminée.

—Sitôt que ça! lui dit sa mère. Tu sais bien que le petit Jésus ne viendra pas encore.

—Oh! je sais bien! mais je m'y prends d'avance, afin qu'il ait le temps d'apporter davantage de choses.

Un des nombreux déçus de la manifestation du 2 décembre, à Paris, disait en revenant:

—J'étais sûr que ça tournerait en eau de Baudin!

La sciatique — La fumée du tabac.

M. Henri de Parville écrit, dans le *Journal des Débats* du 14 décembre:

Est-ce un remède de bonne femme, c'est à craindre, mais pourquoi, tout de même, ne l'indiquerions-nous pas? La sciatique est une affection si douloureuse, si rebelle à tous les traitements qu'il ne faut pas dédaigner les petits moyens d'amélioration. Le docteur Cowded rapporte le cas suivant: Un malade âgé de quarante-cinq ans souffrait d'une sciatique contre laquelle tous les agens thérapeutiques, jusqu'aux injections sous-cutanées, avaient échoué. Le docteur Cowded eut l'idée d'envelopper le membre malade dans une couche de fleur de soufre. En moins de deux heures, le malade fut inondé d'une sueur profuse et délivré de toute souffrance; il dormit profondément. Il ne se réveilla que le soir, mangea un peu et se rendormit pendant toute la nuit, toujours inondé de sueur.

Le lendemain matin, il put sans douleur mouvoir le membre souffrant dans tous les sens, se lever et marcher. Il prit alors un grand bain dans lequel il fut largement lotionné avec de l'eau savonneuse. Ensuite le même traitement local fut recommencé et, le jour suivant, il se trouvait guéri. La guérison s'est maintenue.

C'est bien extraordinaire, mais c'est si facile à contrôler. Il convient, du reste, de rapprocher ce fait d'un autre mentionné par M. Kiener. M. Kiener est un enthousiaste du soufre. Etes-vous rhumatisant, craignez-vous des douleurs au retour de la chasse, de la pêche, etc.? Saupoudrez la partie médiane de votre lit de fleur de soufre et dormez tranquillement; vous aurez renvoyé le mal. M. Kiener a été guéri ainsi de douleurs rhumatismales; non seulement il se couche sur un drap saupoudré de soufre, mais il en prend à l'intérieur à intervalles éloignés, et pendant huit jours, à la dose de un demi-gramme le matin, un demi-gramme le soir. M. Camille Koechlin, l'éminent chimiste industriel, aurait affirmé à M. Kiener qu'un individu ayant couché sur un lit ainsi saupoudré et ayant dans sa poche une pièce d'argent verrait le métal noircir, ce qui signifierait que le soufre pénètre bien dans l'organisme puisqu'il s'en échappe ensuite des exhalaisons cutanées sulfureuses. Nous n'en savons rien personnellement, n'ayant jamais réalisé l'expérience. Nous avons fait notre métier de rapporteur impartial, c'est aux intéressés à tenter l'aventure.

On dit tant de mal de la fumée du tabac, avec raison, j'en conviens, qu'il est juste au moins de relever ce qui peut être à son avantage. Il nous avait déjà semblé, d'après une petite statistique personnelle, que les fumeurs se moquaient plus à l'abri des maladies contagieuses que les autres personnes. Les médecins américains soutiennent de leur côté que les fumeurs sont préservés de la fièvre jaune. Est-ce une simple opinion? M. Tassinari vient de faire quelques expériences qui sont au moins en sa faveur. Il a fait passer la fumée d'un cigare dans un espace clos formé par deux entonnoirs embouchés, au milieu duquel on avait suspendu une bande de tissu imbibée d'une culture de microbes.

Après avoir fumé pendant une demi-heure sur cette culture, il la laissa tomber dans un bouillon de gélatine nutritive stérilisée. Or, la plupart des microbes ont été gravement atteints, le dévéloppement des bacilles du choléra et de la fièvre typhoïde a été complètement arrêté.

La fumée de la cigarette a donné des résultats moins accentués. Quoiqu'il en soit, ces essais, qui seraient à contrôler, confirment, dans une certaine limite, l'opinion assez vraisemblable qui fait regarder la fumée du tabac comme un insecticide et un parasiticide. Renvoyé à la Société contre les abus du tabac.

Nouvelles Scientifiques.

FABRIQUE DE CAILLE GRASSES.—Certains marchands peu scrupuleux fendent la peau de la caille sur toute la longueur du ventre et font pénétrer entre cuir et chair, sur le côté des pattes, de petits morceaux de graisse de porc. Après cette petite opération la peau est recousue avec du fil blanc.

(*La Pratique médicale.*)

MOTS HUMIDES.—La composition suivante a été employée avec succès pour badigeonner des murs de maçonnerie et les mettre à l'abri de l'humidité. Dissolvez au bain marie dans un litre de benzine 1 kilogramme de paraffine, 250 grammes de gomme laque et 250 grammes de resine de pin: quand le tout sera fondu, mélangez à 5 litres de benzine et appliquez à chaud sur le mur. Il faut prendre bien garde de ne pas approcher le mélange du feu direct, parce qu'il prend feu très facilement.

(*Science pratique.*)

VERTIGES, ÉTOURDISSEMENTS.—On est souvent embarrassé pour savoir ce qu'il convient de faire quand une personne se trouve mal: Il faut l'étendre dans la position horizontale, au besoin sur le parquet, lui donner de l'air, projeter un peu d'eau fraîche sur la figure, et lui faire respirer quelques gouttes de vinaigre sur un mouchoir. Il est bon que les vêtements ne compriment ni l'abdomen, ni le thorax.

UN HYPNOTIQUE PUISSANT.—Le méthylal administré à la dose de 3 à 9 grammes dans 120 grammes d'eau sucrée agit comme un agent somnifère capable de rendre les plus grands services surtout dans différentes formes d'excitation mentale.

BON ENCAUSTIQUE POUR MEUBLES.—Faire un mélange à parties égales de vinaigre et d'huile d'olive. Laver d'abord le bois avec de l'eau tiède et un peu de savon noir, puis faire sécher parfaitement. Appliquer alors la préparation avec un morceau de flanelle, en ayant soin de la faire pénétrer dans tous les interstices du bois. Frotter enfin avec une flanelle sèche.

(*Science pratique.*)

REMÈDE CONTRE LA MORSURE DE LA VIPÈRE.—Il faut cautériser immédiatement et avoir soin de mettre une ligature serrée au-dessus de la piqûre. On devra marcher et prendre de fortes doses d'alcool.

CONSTIPATION HABITUELLE.—Se présenter régulièrement chaque jour et à la même heure à la garde-robe. Au besoin, prendre un grand lavement avec de l'eau qui a séjourné depuis la veille dans une pièce quelconque de l'appartement.

CORPS ÉTRANGER DANS L'OREILLE.—Ne cherchez jamais à l'enlever en introduisant dans l'oreille un corps dur. Tel est le précepte le plus important à retenir. Aller chez un chirurgien qui se servira du jet d'une forte seringue pour ôter le corps étranger.

EMPLOI DU BRONZE D'ALUMINIUM POUR LES BOUCHES A FEU. — L'aluminium serait supérieur aux autres métaux pour la fabrication des canons. Il faut quatre fois plus de poudre pour faire éclater un canon en bronze d'aluminium que pour produire le même résultat avec une bouche à feu en acier. Le bronze d'aluminium ne craint ni la rouille, ni le vert-de-gris, ni l'eau de mer et coûte bon marché.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la Vigueur des Cheveux d'Ayer est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait, l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai secré joyeusement mon bonnet, car votre Vigueur des Cheveux en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je paraîs dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Redline, de Berlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la Salsepareille d'Ayer ou bien par les Pilules d'Ayer jointes à la Vigueur, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les parties des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. En vente chez les Pharmaciens et les Parfumeurs.

Histoire d'oiseaux.

L'homme ne serait-il pas le seul être qui s'arrogeât la prétention de rendre la justice? Si l'on en croit M. Edmondson (dans le *Popular Science Monthly*) les oiseaux aussi auraient leurs tribunaux pour juger et punir les coupables. Tout est possible, mais nous préférons laisser la parole à M. Edmondson. A certains intervalles—raconte cet observateur—les corneilles mantelées des îles Shetland s'assemblent en grand nombre dans un champ, sur une colline, et traduisent devant leur barre un certain nombre de leurs pareilles. Après un caquetage infernal, l'assemblée tombe à bec raccourci sur les malheureux accusés et les écharpe; puis, justice faite, chacun s'en va chez soi. Un autre observateur, M. Cox, dit qu'un jour qu'il traversait un champ il entendit beaucoup de bruit dans des arbres habités par des corneilles; la curiosité aidant, il s'enquiert de ce qui se passe. Or, il y avait une cinquantaine de corneilles qui semblaient couvrir d'injures une de leurs semblables. Cette malheureuse, au centre du cercle, paraissait répliquer à la multitude furieuse avec une rare impudence. Mais, au bout de peu de temps, l'accusée, car ce devait être une accusée en présence d'un jury, se troubla complètement: elle ne parlait presque plus, s'inclinait et semblait demander grâce. Malgré tout, on l'exécuta sur-le-champ et l'assemblée se dispersa.

Il paraît que des faits analogues ont été notés à plusieurs reprises par divers observateurs. Les flamants se comportaient comme les corneilles. Un évêque anglais raconte ainsi que, tous les œufs d'une cigogne ayant été pris par un chirurgien et remplacés par des œufs de poule, le mâle se trouva fort surpris, et on l'eût été à moins, de voir éclore des poussins à la place des échassiers. Il réfléchit sans doute et s'en alla chercher des amis qui vinrent en nombre respectable et s'assemblèrent autour de la femelle. Les explications de l'infortunée n'ayant pas paru convaincre l'assistance, on l'exécuta comme coupable d'adultère.

Aux environs de Berlin survint, dit-on, une aventure analogue. Un œuf de cigogne fut pris dans un nid et remplacé par un œuf d'oie. L'œuf vint à bien et l'oiselon fit son apparition. La cigogne mâle, en voyant le palmipède, n'en croyait pas ses yeux; puis, sans se préoccuper de sa progéniture, il s'envola en jetant des cris de colère et ne revint plus. La femelle donna tous ses soins à l'oiselon. Au matin du quatrième jour, on vit dans un champ voisin une grande assemblée de cigognes; il y en avait plus de 500 qui jacassaient avec véhémence; pendant de longues heures, il se détacha successivement du groupe plusieurs cigognes qui parurent haranguer leurs camarades. Enfin toute la bande poussa de grands cris et s'éleva dans l'air. Dirigée sans doute par le mari outragé, elle s'en vint en droite ligne au nid où la femelle se trouvait avec l'oiselon. La bande entourna mère d'abord, puis l'oiselon et abattit le nid. Voilà la justice des oiseaux!

Sont ce là des contes qui dénotent simplement certaine imagination de la part des observateurs, ou bien sommes-nous en face des réalités?

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

On parle du célèbre Gobsec, un ayare fieffé, qui se délasse de l'usure en jouant du violon.

—Figurez-vous, raconte quelqu'un, qu'il n'entend rien à la musique.

—Allons donc!

—Oui, il ne donne même pas le *la!*

—Je crois bien, il le prêterait tout au plus!

A la correctionnelle.

Le président. Comment, vous osez nier! quand dix témoins jurent vous avoir vu!

Le prévenu.—Faites-moi libre seulement un quart d'heure et je vais vous en amener cent qui jureront qu'ils ne m'ont pas vu.

Quelques combles pour finir,

De l'art pour un joueur de billard:

—Faire un carambolage, en employant un mauvais procédé.

De la vitesse pour un cul de jatte:

—Prendre ses jambes à son cou.

A un mess d'officiers.

On parle de la punition infligée au gendre du général Boulanger à propos du livre qu'il publie.

—Parbleu! dit un des assistants, cela prouve une chose.

—Laquelle?

—C'est que, quand on fait la *Guerre de demain*, on vous fait la guerre aujourd'hui.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 29 décembre 1888.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$2,066,504 00	$343,879 00
Même temps la semaine dernière	1,754,037 00	194,260 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80@4 90; 20 marcs, $4 65@4 75; 20 francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 25 pesetas espagnols $4 70@4 80; 20 pesos, mexicains, $19 40@19 60, or mutilé américain, $0 90@; or légèrement américain 97 à 99 c. dollars mexicaine, 72 @73½; soles péroviennes, 72½@72; pesos chiliens, 72½@73, argent mutilé américain, 60c. par oz; 5-francs, 85@95c; argent anglais, par £, $4 80@4 90; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 19@19½; reichsmarcs, billets, 23@24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans.—L'argent est en bonne quantité, en demande et facile.

Prêter exceptionnel	7
de A1	—@8
Prêts surpassant les collatérales	8@6
Time de	—@7
Papier bien échéance	6@5

New York—Taux de l'argent à 4 pour cent.

Londres—Jour fériés—Taux de la Banque d'Angleterre 3, consols 97 7/16 à 97⅝; argent en Londres 4½%; U. S. 4's 129½.

Paris—Rentes 81.67½.

CHANGES.

SEKONMARKS—Commerciaux 94⅞.

LE STERLING est facile.

Commencement de navire A1 clean ..... 482 @482½

Commerciaux 485

Obligations le leurs.

Les FRANCS sont faciles.

s'France de commerce 5.22

s'Francs de banques 5.21½

LE CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites de commerce $1 50 d'escompte.

Traites de Banques au pair.

Les banques tirent des chèques au pair pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A. M.

7 actions de City RR Co.	109¼
$2,000 Brawn premiums	197
500 ..... do	197⅛

Appel de 12 M.

50 actions N O Gas Light Co	93¼
$4 actions de N O Gas Light Co	93½
50 actions N O Gaslight Co. (Dev 2)	92½
$30,000 Louisiana 4's	90⅞
$1,000 Louisiana 4's	90⅞
10,000 Louisiana 4's (deliverable Jan 2)	90⅞
15 actions	89
100 actions CG Slaughterhouse	—@5

Sales United Securities.

5 actions Max. Int. Imp. (Lot.) Co	25

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur par part.	Offre Demande de
Bank of Commerce	10	9¼ 10¼
Canal & Banking Co	100	14⅞ .....
Citizens	100	26½ 29
Germania National	100	185 .....
Germania Savings	100	....
Hibernia National	100	....
Louisiana National	100	158 .....
Mech. Land & Savings	100	121 122½
Mutual National	100	131½ 135
N O National	100	850 .....
People's	50	76½ 80
Robt. E. Lee National	100	 110
Union National	100	127 130
Whitney National	100	235 265
Compagnies d'assurance.		
Crescent Fire	100	5½ 65
Factors and Traders Ins	100	13 14½
Firemen's	50	....
Germania Ins Co	100	 125
Hibernia Ins	100	64½ 70
Home Ins Co	100	92 98
Lafayette	50	72½ .....
Merchants Mutual	100	58 60½
Mechanics' and Traders	100	114½ .....
N Orleans Ins Co	50	22½ 25½
N Orleans Ins Co	50	22½ 25½
Sun Mutual Insurance	100	121 125
Southern Ins Co	100	86 .....